

Marie-Louise Monast, Francine Ouellette, Anne-Marie Sicotte

Annabelle Moreau

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2012). Compte rendu de [Marie-Louise Monast, Francine Ouellette, Anne-Marie Sicotte]. *Lettres québécoises*, (147), 26–27.



MARIE-LOUISE MONAST

La Bolduc. Le violon de mon père

Marieville, Les Éditeurs réunis, 2012, 419 p., 27,95 \$.

Chanter le Québec

La reine de la turlute s'est éteinte en février 1941. Elle avait 46 ans. Quelque sept décennies plus tard, Marie-Louise Monast a souhaité lui rendre hommage, mais n'a pas su présenter de manière lumineuse la verve survoltée de son sujet. Résultat, un bon roman, mais qui aurait pu mettre davantage en évidence la grande musicienne québécoise.

Quel personnage, cette Bolduc, et qui plus est, quelle artiste plus grande que nature ! La proposition de Marie-Louise Monast avait de quoi plaire. La publication de *La Bolduc. Le violon de mon père* est une commande des Éditeurs réunis, pour commémorer le 70^e anniversaire de la disparition de la première auteure-compositrice-interprète québécoise à avoir pu vivre de son art.

Chantre des laissés-pour-compte, des mal-aimés et de cette classe ouvrière entassée dans le Faubourg à m'lasse des premières décennies du xx^e siècle, M^{me} Édouard Bolduc est un modèle de résistance, et son parcours symbolise une manière d'appréhender le monde, et d'en rire surtout, par la musique bien sûr, mais aussi de faire un pied de nez à une époque difficile. Et cela, l'ouvrage de Marie-Louise Monast le réussit parfaitement.

Moi, madame Édouard Bolduc, j'ai décidé de faire rire le monde. Avec les trop mauvais temps qu'on vit maintenant, ça va prendre quelqu'un pour remonter le moral à tout ce beau monde, pis ce quelqu'un-là, ça va être moi ! (p. 252)

Dans la peau de La Bolduc

La Bolduc, Mary Travers de son nom de jeune fille, née à Newport en Gaspésie en 1894, d'un père à la généalogie irlandaise et d'une mère canadienne-française, devient ici l'héroïne d'un roman historique dont elle tient le premier rôle. D'autant plus que le texte, écrit à la première personne, permet au lecteur d'observer l'époque à travers les yeux de la principale intéressée.

Cependant, dès les premières pages, ce choix narratif déplaît par son vocabulaire trop intimiste et faussement émotif. La jeune fille, puis ensuite la femme, ne semble qu'une pâle copie d'un personnage qui a vaguement déjà existé, et cela dérange, même si l'on n'est nullement spécialiste de la chanteuse. D'ailleurs, l'auteure a cru bon d'expliquer sa démarche dans l'avertissement :

À mes lecteurs et lectrices, je tiens à préciser que ce roman n'est pas biographique, mais bien historique. Demeurant fidèle à tous égards aux personnages existants et à ceux qui ont existé, j'ai aussi créé d'autres individus colorés à souhait pour agrémenter l'histoire.

S'il peut être ardu de faire émerger de la fiction dans le réel, un peu de finesse et de créativité dans le développement et la narration n'aurait pas nui à ce roman qui, au final, ne fait qu'énumérer les divers moments, forts et moins forts, de la vie de l'interprète de *La cuisinière, Dans le temps du jour de l'An* ou *J'ai un bouton sur la langue*.



MARIE-LOUISE MONAST

Un ultime tour de chant

L'histoire de la Gaspésienne pourtant est singulièrement intéressante : son parcours ne manque pas de rebondissements, de tours et de détours, de vagues et de ressacs. Ce n'est qu'à près de 35 ans que la mère de quatre enfants goûtera à la gloire et enregistrera ses premiers disques, après des années de travail acharné, de disette et de cuisants revers du destin.

L'idée de Marie-Louise Monast de broder sur la musique et d'ancrer son roman dans cette thématique, d'où le sous-titre « Le violon de mon père », est tout de même fort intéressant malgré d'évidentes faiblesses. Mary Travers a grandi au sein d'une famille de musiciens et ses parents, Daddy et Mommy, ont partagé cet amour avec leurs nombreux enfants, dont Marie, femme-orchestre talentueuse et autodidacte.

C'est à seulement 13 ans qu'elle quitte sa Gaspésie natale pour venir travailler comme bonne dans une famille de notables montréalais et que son père lui remet le précieux instrument. Et l'histoire fait le reste, ou presque. Le violon ou la turlute par-devant, la musique ne la quitte jamais plus, ou est-ce la Bolduc qui ne quitte plus la musique ?

Celle qui a été tour à tour domestique, couturière, mère de famille, mais toujours et avant tout musicienne, chanteuse et parolière, gagne à être encore et toujours reconnue, et tous les moyens sont bons, à commencer par sa musique et ses chansons.



FRANCINE OUELLETTE

Feu, Tome 4, En 1837, j'avais dix-sept ans

Montréal, Libre Expression, 2012, 552 p., 32,95 \$.

Rêver d'un pays meilleur

Les Patriotes fascinent toujours, près de 175 ans après les tristes événements de 1837, et trouvent un nouveau souffle sous la plume de Francine Ouellette : celui de la jeunesse bouillonnante et d'un espoir intarissable en un pays meilleur.

1837 : une année marquée au fer rouge dans l'inconscient collectif québécois. Les noms de Louis-Joseph Papineau et des Patriotes sont sur toutes les lèvres. Guillaume Vaillant, jeune homme ayant grandi sur une terre aux alentours de Saint-Eustache,



FRANCINE OUELLETTE



veut se tailler une place dans une société où tout est encore à faire. À commencer par un pays tout neuf.

Cette histoire de pays ne rime à rien. Il n'existe plus vraiment, le pays. Il subsiste tout simplement dans le cœur. Dans la langue et la religion. Dans le rêve... (p. 88)

Cette ambiance morose règne au début du tome 4 de la série *Feu*, entamée en 2004 avec *La rivière profanée*, *L'étranger* (2005) et *Fleur de lys* (2007), qui se lit indépendamment de ses précédents, gagne en pertinence avec les mouvements de révolte actuels tels que *Occupy* ou le Printemps arabe. Autant de débats sur la pertinence des gouvernances, l'espoir en la démocratie et le partage des richesses ou du territoire.

Les origines de la révolte

Celle qui nous avait donné *Au nom du père et du fils* (1984) et *Le sorcier* (1985) s'attaque d'une plume directe mais empathique aux origines de la révolte des Patriotes et met en scène une famille, une région tout entière même, entre 1825 et 1837. Et le décompte est fatal : « Le cours de l'histoire, inéluctable et irréversible, qui emporte Guillaume et ses compagnons » (p. 424), écrit l'auteure alors que les pires violences sont toutes proches.

Les Vaillant, une famille d'agriculteurs lucides, servent d'ancrage au roman qui débute alors que Guillaume est âgé de cinq ans, garçon intrépide, petit dernier d'une famille de dix enfants. L'auteur se fait la voix des opprimés, puisqu'en parallèle, c'est l'éclatement d'une famille algonquienne, celle de Niagara, qui subit les affres de l'arrivée des colons, la conversion par les « Robes noires » et la destruction progressive de leurs territoires de chasse.

À mesure que les jours, les mois, les années passent — chaque chapitre débute, comme dans un journal, par l'inscription de la date et du lieu —, Guillaume se passionne pour les Patriotes, devient bien sûr l'un de leurs plus fervents défenseurs, et se heurte inéluctablement aux opinions de sa famille et de son entourage, au gré du temps et de ses rencontres avec des Patriotes ou des Loyaux.

Écrire pour comprendre

Mais au-delà du portrait d'une révolte et d'une époque, c'est tout un peuple qui se déchire; la blessure semble encore bien plus importante lorsqu'elle survient entre frères, lorsqu'elle a un nom et une histoire, comme c'est le cas dans l'ouvrage de Francine Ouellette.

Son écriture est minutieuse et précise, distante mais flatteuse. Cependant, on aurait souhaité un peu plus de cette rage que l'on perçoit dans chacun des mots, des phrases et des images évoquées par l'ouvrage et la lecture s'étire parfois en longueur. Même si la colère

gronde, l'écriture de Francine Ouellette se veut apaisante, réconciliatrice.

Tant de haine et d'intolérance à l'endroit des Canadiens, de leur langue et de leur foi avait fait naître la peur chez lui. Une peur qui allait au-delà des coups de bâton à recevoir. Une peur qui flairait l'existence d'un gouffre.

Autant de sentiments et de questionnements que Francine Ouellette met en mots et tourne et retourne dans la tête de son jeune héros, cobaye parfait des agitations de l'époque, moment crucial de notre histoire, mais aussi moment décisif dans la vie du jeune Guillaume Vaillant.



ANNE-MARIE SICOTTE

Le pays insoumis, Tome 1, Les chevaliers de la croix

Montréal, VLB, 2011, 587 p., 29,95 \$.

Quand l'histoire dépasse l'Histoire

Il y a de ces livres que l'on ouvre l'espoir plein les yeux, les mains avides de tourner les pages, de connaître les personnages, l'intrigue, mais qui, au fil de la lecture, déçoivent. Encore et encore. C'est le cas du dernier ouvrage d'Anne-Marie Sicotte.



ANNE-MARIE SICOTTE

Paru à l'automne 2011, *Les chevaliers de la croix*, le premier tome de la quadrilogie *Le pays insoumis*, promet, selon

l'éditeur, « une plongée passionnante dans l'histoire du Canada français ». Quelque 587 pages plus tard, une éternité diront certains, les lecteurs qui auront réussi à faire la traversée sans y laisser de plumes seront certes plus informés de l'ambiance dans la *Province of Quebec* en 1827 et de la montée des Patriotes, mais ne seront certainement pas convaincus de vouloir plonger dans les prochains tomes.

Le roman nous transporte sur les rives de la rivière Chambly dans le quotidien de la famille Dudevoir, potiers de métier. Vitaline et son frère Gilbert, tous deux à l'orée de l'adolescence, tentent de se tailler une place dans cette époque tourmentée. L'une souhaite suivre la voie paternelle, l'autre, bon élève, est parti étudier à Montréal et veut se battre avec ses mots. L'ouvrage, trop didactique pour que le lecteur de romans historiques puisse y trouver un réel plaisir, réussit plus à donner une leçon d'histoire qu'à captiver.